



Théories de la naturalité en morphologie

Jacques Poitou

► To cite this version:

Jacques Poitou. Théories de la naturalité en morphologie. DRLAV-Revue de linguistique, 1984, 31, pp.49-66. hal-00371915

HAL Id: hal-00371915

<https://hal.science/hal-00371915>

Submitted on 30 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Poitou

Théories de la naturalité en morphologie

Il est difficile de donner de prime abord une définition de la naturalité susceptible de rendre compte de ses différentes facettes. L'objet du présent article est précisément d'examiner comment elle est – ou peut être – conçue dans un domaine particulier, la morphologie. Aussi aborderons-nous le concept de naturalité en esquisant sa genèse, en quelque sorte la préhistoire de son application à la morphologie.

1 Préliminaires

Le concept de naturalité (naturality, Natürlichkeit) est antérieur aux théories naturalistes proprement dites. Il est longuement présenté dans l'un des derniers chapitres de *The Sound Pattern of English* (Chomsky & Halle 1968) et employé à diverses reprises en morphologie, notamment dans Bierwisch 1967 et Wurzel 1970, pour des conventions de notation technique destinées à simplifier les entrées lexicales. Ainsi, la convention proposée par Wurzel pour les verbes allemands

[u Mod] → [– Mod] (u = unmarkiert, non-marqué, naturel)

permet d'économiser le trait [– Mod] pour la quasi-totalité des verbes allemands. Tout verbe non marqué est automatiquement considéré comme non-modal. Mais si ces concepts antinomiques de naturel et de marqué sont fréquemment utilisés, ils ne sont pas explicités davantage : ils ont une utilité purement technique.

L'acte 1 des théories naturalistes s'ouvre sur la critique de ce caractère technique et sur la recherche des bases sur lesquelles s'appuyer pour définir ce qui est naturel ou marqué.

Pourtant, si les discussions autour de certains problèmes de la grammaire générative sont à l'origine des théories naturalistes¹, celles-ci constituent aussi une redécouverte de travaux plus anciens, d'inspiration structuraliste. Ainsi, l'une des premières études publiées en phonologie naturaliste, celle de David Stampe, *The Acquisition of Phonetic Representation* (1969), se fixe le même objectif que Jakobson dans son étude sur le langage enfantin (Jakobson 1940) : tirer profit, pour l'analyse linguistique, de l'acquisition de la langue par l'enfant – et de sa détérioration dans les cas d'aphasie. On peut citer ici une remarque de Mayerthaler qui éclaire cette perspective épistémologique :

Toutes les structures morphologiques ne sont pas autant répandues dans les langues naturelles, tous les processus et structures morphologiques ne sont pas acquis en même temps par les enfants, toutes les structures morphologiques ne sont pas affectées de la même façon par le changement linguistique, tous les processus et structures morphologiques ne sont pas affectées de la même façon par les troubles du langage, toutes les structures morphologiques ne sont pas aussi faciles à décoder les unes que les autres. Des considérations de ce type sont depuis longtemps connues, ce qui reste obscur, voire controversé, c'est leur interprétation. (Mayerthaler 1980 : 2, traduit par moi, JP.).

Mais avant de voir quel parti on peut tirer de ces constats en morphologie, il convient de s'arrêter aux concepts élaborés, pour la phonologie, par Stampe, dans la mesure où l'influence de ces concepts sur les théories naturalistes en morphologie sera très forte.

Le concept de base de Stampe est celui de processus phonologique, inné, donc universel, qui, de deux termes opposés potentiellement réalisables, choisit celui nécessitant le moindre effort d'articulation (par exemple, l'effort d'articulation nécessaire pour la réalisation des occlusives et des constrictives sourdes est plus réduit que pour les sonores, un groupe de consonnes

¹ Sur la phonologie post-générative, voir Bailey 1976.

immédiatement consécutives est plus facile à réaliser si leur point d'articulation est le même, etc.). L'enfant dispose, initialement, de l'ensemble des processus phonologiques, mais au fur et à mesure qu'il acquiert le langage adulte, il doit réprimer – partiellement – ces processus pour s'y adapter (en allemand, par exemple, il doit apprendre à sonoriser certaines consonnes à l'initiale ou en milieu de mot – tandis que les finales restent toujours sourdes). Les *règles phonologiques naturelles*, produit de cette adaptation, expriment alors dans quelle mesure le fonctionnement de la langue considérée est conforme aux processus phonologiques, qui sont les moteurs de tout le système leur répression caractérise l'acquisition du langage par l'enfant, leur extension les cas d'aphasie. De même, ils sont à la base de l'évolution des langues : il y a changement phonologique quand une difficulté articulatoire n'est plus maîtrisée par une génération de locuteurs, qui remplace un son difficile par un son articulatoirement plus simple (on peut en voir un exemple dans la désonorisation des occlusives à la finale, en allemand).

Ainsi, l'évolution va toujours dans le sens d'une simplification. Mais, du fait que des processus peuvent être contradictoires et qu'il peut y avoir plusieurs méthodes de résolution des contradictions, il n'y a pas d'optimisation du langage.

On voit nettement, ici, le chemin franchi depuis *The Sound Pattern of English* : alors que le concept de naturalité n'y était que technique et s'inscrivait dans une conception statique de la langue, il est ici le principe moteur d'une conception dynamique, pan-chronique de la langue, considérée non plus comme un état à décrire, mais comme un résultat – ou plutôt comme une étape, un palier d'équilibre entre différents processus qui agissent sans cesse pour le remettre en cause.

2 La théorie naturaliste de Mayerthaler

L'objectif de Mayerthaler² est d'abord de rechercher tous les biais possibles pour approcher la naturalité, sur la base desquels on pourra dire qu'un processus morphologique est plus ou moins naturel. Ces approches sont de deux types : externes, d'ordre psychologique (acquisition du langage, troubles, fautes, tests perceptifs, etc.) et internes (changement linguistique, typologique, pidginisation, etc.). Par exemple, on convient que ce qui est acquis précocement par l'enfant est plus naturel que ce qui est acquis plus tard ; le changement ayant toujours lieu dans le sens d'une simplification, le plus marqué se transforme normalement en moins marqué, etc. Notons tout de suite que, de toutes ces approches, Mayerthaler privilégie les approches internes, non à partir de raisons d'ordre théorique, mais parce que les enquêtes disponibles en linguistique historique ou en typologie des langues sont plus nombreuses qu'en psycholinguistique.

Ces *valeurs de naturalité* constituent un métalangage (formalisable) et n'ont qu'un contenu relatif. On ne dira donc pas que X est naturel, mais simplement qu'il est plus – ou moins – naturel que Y.

A partir de là, Mayerthaler distingue deux types de valeurs de naturalité, qui concernent l'un l'aspect sémantique, l'autre la symbolisation des faits linguistiques. Les valeurs sémantiques de naturalité s'articulent autour des *caractéristiques prototypiques du locuteur* : ce qui leur correspond est plus naturel que ce qui ne leur correspond pas. Ainsi, le locuteur regardant devant lui, et non derrière, DEVANT sera évalué comme moins marqué sémantiquement que DERRIÈRE. Les valeurs de symbolisation s'articulent, elles, autour de trois principes fondamentaux :

² Mayerthaler 1977 ne s'appuie pas explicitement sur le concept de naturalité qui transparaît néanmoins tout au long des deux études qu'il contient sur le redoublement et sur les pluriels français en -allaux. L'essentiel de la conception mayerthalerienne de la naturalité est exposé dans Mayerthaler 1981. Sur l'analyse naturaliste de la distinction verbe/nom, voir Mayerthaler 1982.

- l'*iconisme de construction* à contenu sémantique supplémentaire, symbolisation supplémentaire. Ainsi, le pluriel, qui est plus marqué que le singulier, est symbolisé en anglais par un morphème additif (*boy, boy-s*) ; il y a donc iconisme et le pluriel anglais sera considéré comme formellement moins marqué.
- l'*uniformité la symbolisation* d'un contenu sémantique est plus naturelle si elle est uniforme. Ainsi, le pluriel anglais – un seul morphème (-s), compte non tenu des quelques exceptions – est plus uniforme que le pluriel allemand (pluralité de morphèmes). C'est le principe "one function – one form".
- la *transparence*, qui correspond à la mono-fonctionnalité d'un morphème. Ainsi, dans le mot allemand au datif pluriel *Tag-e-n*, il y a transparence, chaque morphème assumant une seule fonction.

A partir de ces réflexions préliminaires, Mayerthaler construit une métathéorie, conçue comme la "reconstruction rationnelle de la perception des structures morphologiques". Nous en donnerons juste les deux principes essentiels, sans entrer - faut de place - dans le détail de la formalisation proposée par Mayerthaler : (i) en cas d'opposition entre un élément marqué et un élément non marqué, c'est l'élément non marqué qui l'emporte ; (ii) les éléments non marqués sont acquis par l'enfant avant les éléments marqués. Métathéorie qui a, pour son auteur, une valeur prédictive si la théorie est valable, ce qu'elle prédit doit se réaliser elle ne peut être considérée comme valable que s'il ne se trouve pas de fait impliquant sa réfutation.

Nous donnerons comme premier exemple de vérification celui de l'article en ancien français et l'explication par Mayerthaler du paradoxe apparent selon lequel, bien que le nominatif soit moins marqué, sémantiquement, que l'accusatif, ce sont les formes de l'accusatif qui l'emportent. Le tableau suivant représente les formes de l'article en ancien français :

	Masc.		Fém.	
	Nom.	Acc.	Nom.	Acc.
Sing.	li	lo, le	la	
Pl.	li	les	les	

Le pluriel du nominatif, *li*, est anti-iconique (pas de marque supplémentaire pour un contenu supplémentaire par rapport au singulier) ; *les* l'emporte donc. Quant au choix, pour le singulier, entre *lo* et *le*, il n'y a, argue Mayerthaler, pas de différence du point de vue de l'iconisme mais du point de vue de l'uniformité, le couple sing. *le* / pluriel *les* est uniforme (même symbolisation du genre), *le* doit donc l'emporter sur *lo*. Pour les mêmes raisons, *le* l'emporte sur *li*.

On peut expliquer de même d'autres exemples de neutralisation concernant les pronoms personnels la 1ère personne étant moins marquée que la deuxième, il est normal que leur neutralisation, au pluriel, soit la 1ère personne (*toi + moi = nous*) ; de même : *toi + il = vous*. Etc.

Dans tout son travail, Mayerthaler recherche ainsi les principes universels qui agissent dans toutes les langues, quelles que soient leurs caractéristiques spécifiques. Au fond, il s'agit pour lui de montrer la pertinence du concept de naturalité pour la morphologie. Mais cette naturalité universelle ne peut expliquer à elle seule l'ensemble de la structure morphologique d'une langue donnée prise dans sa spécificité, et Mayerthaler distingue ici nettement entre la naturalité morphologique (universelle) et la normalité spécifique à telle ou telle langue. Par exemple, s'il établit les fondements naturels de la distinction entre verbe et nom (Mayerthaler 1982), il prend acte du fait que la plupart des autres parties du discours ne peuvent être éclairées par ces conceptions naturalistes. Il laisse ainsi ouvert un vaste champ d'investigation sur la spécificité de chaque structure morphologique : cela va être celui de Wurzel, dont les

recherches peuvent, ne serait-ce que dans leur principe, être considérées comme complémentaires de celles de Mayerthaler.

3 La théorie naturaliste de Wurzel

Wurzel³ part donc des mêmes principes naturalistes que Mayerthaler, mais il constate que, les phénomènes morphologiques variant d'une langue à l'autre, la naturalité universelle, telle que la conçoit Mayerthaler, est insuffisante pour expliquer l'ensemble des traits morphologiques d'une langue donnée. Ainsi, la flexion nominale du vieux-haut-allemand se caractérise par la symbolisation combinée des cas et du nombre, le pluriel n'y est pas symbolisé par un segment spécifique qui l'opposerait au singulier – ce qui est contraire, pour le premier trait, au principe de *transparence*, pour le second, à celui de l'*iconisme*. Si Wurzel admet que les principes élaborés par Mayerthaler peuvent favoriser la naissance et le développement de systèmes flexionnels, il estime toutefois que ceux-ci doivent être examinés par rapport au système de la langue donnée, et distingue donc deux types de naturalité : la naturalité spécifique à un système - ou *conformité au système* (Systemangemessenheit) – et la *naturalité indépendante du système* (systemunabhängige Natürlichkeit), à laquelle il n'accorde, en fin de compte, qu'une valeur secondaire ; pour Wurzel, c'est principalement la conformité au système qui détermine l'évolution des langues.

A partir de ces principes, le premier temps de l'analyse d'une langue donnée consiste à définir, pour un système flexionnel donné, ses *propriétés structurales* (désormais : PS). Celles-ci concernent l'inventaire des catégories incidentes et de leurs valeurs, le type de flexion (flexion de la racine ou flexion de la forme de base), le type de symbolisation – combinée ou séparée – des catégories, le nombre et le type de distinctions formelles entre les différents éléments d'un paradigme, les différents types de markers, l'existence ou non de classes flexionnelles.

Avant d'illustrer ces principes par un exemple, précisons la procédure mise en oeuvre par Wurzel pour définir les PS d'un système donné. Deux cas se présentent en effet ou bien tous les éléments dudit système partagent les mêmes PS, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de classes flexionnelles la définition des PS est alors immédiate (Wurzel donne l'exemple de la flexion substantivale en turc) ; ou bien il y a plusieurs classes flexionnelles. Seront alors considérées comme PS *du* système celles qui y dominent "En cas de traits structuraux en concurrence, cette qualité [= les PS] ne peut être cernée, dans un premier temps, que d'un point de vue quantitatif. La détermination qualitative d'un système par une PS signifie que cette PS domine quantitativement par rapport à la (les) PS concurrente(s) dans le système. La quantité apparaît comme l'expression de la qualité." Nous reviendrons ultérieurement sur les problèmes et les pièges de cette analyse quantitative. Bornons-nous pour l'instant à noter que, tout en indiquant la complexité de l'entreprise, Wurzel estime qu'"une méthode de quantification seulement assez approximative, plutôt intuitive" suffit.

Une fois définies les PS, il suffit, pour définir la conformité au système d'un type flexionnel donné, de mesurer son degré d'adéquation aux PS ; seront évalués comme plus conformes au système les types flexionnels partageant le plus de PS. L'analyse de la flexion nominale allemande peut servir d'illustration à la méthode ainsi définie. Nous en reproduisons le tableau page suivante sans entrer dans une discussion de détail.

³ La théorie naturaliste de Wurzel est exposée en détail dans Wurzel 1984. on en trouvera un résumé, sous forme de thèses, dans Wurzel 1983. Les articles publiés entre 1977 et 1982 constituent, au regard de Wurzel 1984, et rétrospectivement, des étapes dans l'élaboration d'une théorie de la naturalité.

Propriétés	Nouveau-haut-allemand	Vieux-haut-allemand
1. Inventaire des catégories et de leurs valeurs	4 cas, 2 nombres	4 cas, 2 nombres
2. Type de flexion	Forme de base	Racine
3. Symbolisation des catégories	séparée	combinée
4. Distinctions formelles	3 types : Sing. Masc : N≠A≠D≠G Sing. Fém. : N=A≠D=G Nt. et Plur. : N=A ≠D≠G	2 types pour le cas : Fém. Sing. : N=A≠D=G autres : N=A≠G≠D 2 types pour le nombre : Masc./Fém. : Sing.≠Pl Neutres : Sing.=Pl.
5. Types de markers	Cas : article Nombre : suffixe (+ Umlaut et article)	Suffixe
6. Existence de classes flexionnelles	oui	oui

Remarques.

1. N = nominatif, A = Accusatif, D = Datif, G = Génitif.
2. Les propriétés indiquées sont soit exclusives, soit dominantes.
3. Dans toute ces études, Wurzel prend en considération à la fois l'article et le nom. Les résultats seraient sensiblement différents si l'étude portait sur le seul nom, ce qui serait plus conforme à la définition de la morphologie comme étant l'étude de "ce qui se passe à l'intérieur du mot". Mais la méthode ici exemplifiée serait la même.

Sur cette base, on évalue chaque type flexionnel ; ainsi, sont maximalement conformes au système les types de *die Frau* et *die Mutti* qui partagent l'ensemble des PS du système, etc.

Les *évolutions internes* (non dues à des facteurs extramorphologiques) se font toujours, selon Wurzel, dans le sens d'une extension des PS ; ainsi, la PS "quatre cas", qui dominait seulement en vieux-haut-allemand (voir les restes d'instrumental dans certains paradigmes) a été généralisée dès le moyen-haut-allemand à tout le système.

Les *évolutions externes* sont liées au fait que chaque composante linguistique tend vers une naturalité spécifique qui se réalise au dépens de la naturalité des autres composantes. On peut en trouver un exemple, en allemand actuel, dans la réalisation des infinitifs : on passe, pour *leben*, de [le:bŋ] à [le:bm], pour *legen* de [le:gŋ] à [le:gŋ̃] , ce qui supprime l'uniformité de symbolisation de l'infinitif.

Le second concept opérationnel avancé par Wurzel est celui de *stabilité de classe*. Selon son analyse, les classes flexionnelles tendent à recevoir une motivation sémantique (cf. les thèmes en *-r* du germanique ancien, qui expriment tous des liens de parenté), soit phonologique (cf. les masculins allemands en *-e*, qui sont – presque (cf. *Käse*) – tous du même type flexionnel, dit "faible"). Mais même quand tel n'est pas le cas, les paradigmes d'une même classe s'organisent selon un modèle implicatif (Paradigmenstrukturbedingung) on pourrait dire, par exemple, que la désinence *-er* à l'infinitif en français implique tel type de conjugaison.

A propriétés extra-morphologiques communes, on peut avoir, dans un même système flexionnel, plusieurs classes en concurrence. Ainsi, en allemand, les noms se terminant par une voyelle pleine phonologiquement brève peuvent être du type *Kino* - pl. *Kinos*, *Thema* - pl. *Themen* ou *Cello* – pl. *Celli*. Sur la base d'une analyse quantitative, comme précédemment, Wurzel établit les modèles implicatifs dominants (pour notre exemple voyelle pleine pluriel en *-s*) et définit comme classe stable - par opposition à la (aux) classe(s) instable(s) - celle qui réalise ce modèle implicatif dominant.

Les évolutions internes se font dans le sens de l'extension des classes stables au détriment des classes instables, qui peuvent disparaître complètement. Ainsi, après avoir établi, pour l'allemand, que la classe des verbes faibles est la plus stable, on peut expliquer le passage de verbes forts au type faible et prédire la quasi-disparition des forts dans un avenir indéterminé.

La productivité est, dans ce cadre théorique, déterminée à la fois par la conformité au système et la stabilité ; on pourra élaborer toute une échelle de mesure de la productivité, la productivité maximale étant le fait d'une classe conforme au système et stable.

Sur la base de l'appareil conceptuel dont nous venons d'esquisser les grandes lignes et d'analyses abondamment illustrées, Wurzel détermine un ensemble de cinq principes conditionnant la formation des structures morphologiques et valables, en outre, dans d'autres domaines de la structure linguistique - principes hiérarchisés (selon leur force décroissante), universels et reflétant donc la constitution psycho-biologique de l'être humain :

- le principe de l'unicité topologique et de la systématique des systèmes morphologiques ;
- le principe de la structure implicationnelle de la morphologie ;
- le principe du lien strict des classes morphologiques à des propriétés extramorphologiques (sémantiques ou phonologiques) ;
- le principe du reflet dans la forme d'identités et de distinctions de contenu (principe de l'uniformité) ;
- le principe de l'iconisme constructionnel.

Les plus puissants de ces principes sont, on le voit, ceux qui tiennent le plus au système de la langue considérée. Cette hiérarchie, il convient également de le noter, fait apparaître toute la différence entre les conceptions de Mayerthaler et de Wurzel – conceptions complémentaires quant à leur principe initial, mais divergentes quant à la structuration dynamique dans les deux cas – qu'elles sous-tendent.

4 Bilan, problèmes et perspectives

Dans les deux théories que nous venons d'examiner, le concept immanent de naturalité apparaît double - il exprime à la fois une certaine conception du langage et un certain mode d'approche des faits linguistiques.

4.1 La naturalité comme conception de la langue

La conception de la langue, résolument dynamique, tient en un principe simple :

P1 : Toute langue tend vers son optimisation, c'est-à-dire vers sa simplification.

Mais ce principe est aussitôt affiné sous la forme des deux sous-principes suivants :

Pla : Chaque composante de la langue tend vers son optimisation

P1b : La naturalité de chaque composante se réalise au détriment de la naturalité d'une autre (des autres) composante(s).

L'exemple de l'histoire de l'infinitif allemand, déjà évoqué ci-dessus, en est une parfaite illustration. Alors qu'en vieux-haut-allemand, la symbolisation de l'infinitif variait selon la classe spécifique des verbes concernés, cette diversité a été réduite en moyen-haut-allemand par uniformisation (une seule marque, *-en*). Mais, du fait de l'affaiblissement des voyelles non toniques, cette marque morphologiquement non marquée est apparue comme phonologiquement marquée d'où l'étape suivante – actuelle – où l'on assiste à l'assimilation du point d'articulation de la nasale à celui de la consonne qui précède : du point de vue phonologique, on a alors quelque chose de moins marqué, du point de vue morphologique, on a perte de l'uniformité de symbolisation, donc quelque chose de plus marqué.

Ainsi, si la langue tend à être fonctionnellement optimale – tend vers la naturalité – celle-ci ne peut jamais être atteinte du fait des conflits de naturalité, liés à la complexité structurale de la langue et qui constituent, en fait, son histoire : tout changement linguistique a pour effet une plus grande naturalité d'une composante – au détriment de la naturalité d'une autre.

En ce sens, les théories de la naturalité se présentent comme une explication globale du fonctionnement linguistique et visent à en théoriser la spécificité, et, par voie de conséquence, à émettre des prédictions concernant les changements à venir.

A plus d'un égard, une telle conception rappelle le principe d'"économie" avancé par A. Martinet en phonologie il y a plusieurs décennies. Au centre des deux conceptions se trouve la loi du moindre effort dont Martinet définissait ainsi le rôle central : "La loi du moindre effort, le besoin de s'exprimer et bien d'autres besoins plus spécifiques font partie du conditionnement normal et obligé de tout emploi du langage humain." (Martinet 1955 : 21). La seconde convergence concerne le mode d'explication causale des changements linguistiques pour les "économistes" comme pour les "naturalistes", A se transforme en B parce que B nécessite moins d'effort de la part des locuteurs que A⁴

Mais par delà cette parenté, il importe de noter deux différences, dont l'une, fondamentale, tient à la conception même de la structure linguistique. Pour Martinet, la "double articulation" constitue l'essence de la langue - et si la langue est ainsi, c'est parce que c'est là la structure la plus économique possible, la langue est par essence économique, et ce qui, parmi les faits linguistiques, ne relève pas de cette structuration, n'est pas, pour Martinet, véritablement linguistique, mais seulement marginal (les interjections, par exemple). Par ailleurs, le changement linguistique, dont le moteur est l'économie, se situe à l'intérieur de cette conception.

Pour les naturalistes, au contraire, le plus naturel est antérieur à la langue proprement dite. Acquérir le langage, c'est réprimer la naturalité.

Et au sein du langage lui-même, la naturalité est constamment battue en brèche du fait de la complexité structurale de la langue. La "double articulation" martinetienne – ou, en d'autres termes, l'existence de plusieurs composantes linguistiques disposant d'une certaine autonomie – est, pour les naturalistes, un fait, alors que, pour Martinet, elle est un avantage fondamental.

La seconde différence entre naturalité et économie tient au contenu bien plus général du concept d'économie, qui s'en trouve donc plus maniable. Ainsi, si les locuteurs d'une langue donnée remplacent une forme complexe, "irrégulière", par une forme simple, la cause en est la tendance à l'économie. Mais s'ils maintiennent une forme complexe, cela peut aussi être économique. On peut donner ici une citation de Werner à propos du supplétivisme : "Pour des contenus employés fréquemment, une expression unique, brève et nettement distincte est économique, même si elle constitue une charge pour la compétence" (Werner 1977 : 280).

Les naturalistes, au contraire, n'ont pas – du moins en l'état actuel de la théorie – d'explication à fournir si un changement linguistique a priori concevable n'a pas lieu - mais ceci, loin d'être une carence, est lié à la précision des appareils conceptuels élaborés. Les études de Wurzel indiquent en quelque sorte la direction du changement et circonscrivent ainsi l'ensemble des changements possibles. Elles ne permettent pas de conclure à la nécessité de changements, ceux-ci restant soumis à bien d'autres facteurs, notamment sociaux, qu'il resterait toutefois à théoriser.

4.2 La naturalité comme approche spécifique du linguistique

Au départ, deux ordres de faits sont indiqués comme révélateurs de la naturalité des faits linguistiques : des faits d'ordre psychologique et biologique, au centre desquels se trouve l'acquisition du langage par l'enfant, et des faits d'ordre linguistique, qui touchent

⁴ Lass (1980) ne s'y trompe pas dans la critique qu'il fait de ces deux types d'explication. Les explications causales naturalistes sont, à ses yeux, "une paraphrase semi-formalisée d'une distribution observée, avec l'incorporation d'une hypothèse causale (ou peut-être plutôt pseudo-causale) et non-empirique (enfin de compte infalsifiable)".

principalement au changement et à la typologie. Grosso modo : est (plus) naturel ce qui est acquis avant X et/ou ce qui résiste le mieux au changement ou apparaît le plus fréquemment dans l'évolution des langues. La naturalité n'est donc, en ce sens, pas un constat issu de l'observation de telle ou telle réalité linguistique, mais une évaluation métalinguistique résultant de l'analyse de données autres, qu'elles soient linguistiques ou non. A cet égard, et sur un plan très général, les recherches naturalistes constituent une (des) tentative(s) pour trouver une assise rendant l'analyse linguistique plus sûre et plus fiable.

A l'inverse, ces recherches peuvent apporter quelque lumière sur la réalité psychologique - ou psychobiologique - du langage, même si là n'est pas leur objet explicitement premier le lien établi entre faits linguistiques et faits psychiques les manifestant constitue ipso facto une double hypothèse concernant tant le linguistique que le psychique.

De ce point de vue, les travaux naturalistes participent d'un mouvement bien plus vaste qui affecte l'ensemble des recherches actuelles en morphologie (et en d'autres domaines linguistiques bien sûr) et qui constitue une voie nouvelle par rapport à la linguistique historique proprement dite dont l'Allemagne fut le berceau, et aussi par rapport au formalisme quelque peu stérilisant qui caractérisait les travaux de "Computerlinguistik" des années soixante et aussi les premiers travaux de grammaire générative en morphologie⁵. Dans ce domaine on peut citer parmi d'autres les études de G. Augst sur l'Umlaut au comparatif (Augst 1971) et sur la flexion nominale et verbale (Augst 1975) ou le travail de J. Mugdan dont le titre est en lui-même révélateur de l'approche : Morphologie flexionnelle et psycholinguistique. Etudes sur les règles linguistiques et leur maîtrise par les aphasiques, les enfants et les étrangers - sur l'exemple de la flexion substantivale allemande (Mugdan 1977).

Mais cette perspective ne va pas sans soulever de nombreux problèmes, dont nous évoquerons ici les principaux.

On peut d'abord constater que les données d'ordre psychologique ou biologique sont, malgré le programme fixé, peu mises à contribution par Mayerthaler ou par Wurzel, et ce pour des raisons évidentes : d'une part, elles sont relativement peu nombreuses, et, d'autre part, elles ne sont pas disponibles pour les langues "mortes" – ce qui signifie qu'aucune analyse du changement linguistique – comparant l'état actuel à un état antérieur – ne peut s'appuyer sur de telles considérations.

Mais outre cet aspect trivial, l'exploitation des faits psychologiques pose le problème fondamental de la correspondance entre le linguistique et le psychologique. Prenons l'exemple des verbes faibles allemands : ils correspondent sans nul doute à une réalité psychique qui les distingue des verbes forts par exemple, leur système est acquis par l'enfant avant les paradigmes des verbes forts ; on peut également constater que la classe des faibles se développe au détriment de celle des forts. Mais de ces faits, on tirera des interprétations différentes (bien que non a priori contradictoires) selon que l'on se situe dans l'appareil conceptuel de Mayerthaler ou dans celui de Wurzel. Pour le premier, la plus grande naturalité des faibles concerne avant tout le type de symbolisation des catégories grammaticales (iconisme, uniformité, transparence). Pour Wurzel, ils sont plus naturels en tant que plus conformes au système de la langue – leur iconisme, leur transparence et leur uniformité n'étant que des facteurs secondaires qui au mieux – peuvent contribuer à la conformité au système. L'interprétation dépend donc de la métathéorie choisie et n'est donc possible qu'une fois cette dernière définie. Autant dire que les données psychologiques ne permettent pas de tirer des conclusions a priori pour une analyse linguistique dont il n'est pas possible de faire l'économie. Elles peuvent apporter tout au plus des arguments (dont il faudrait préciser le

⁵ Cf. certains travaux publiés dans les années soixante, notamment par J. Kunze, R. Dietrich ou K.-D. Bunting, ainsi que Wurzel 1970 pour la grammaire générative.

statut théorique) en faveur du choix de telle ou telle hypothèse. Mais l'analyse linguistique doit avoir sa validité propre.

En ce sens, la construction d'une théorie linguistique psychologiquement fondée est bien, comme le note Mayerthaler, une "Zielutopie" (un objectif utopique), qui, en tout état de cause, suppose préalablement résolu le problème théorique de la correspondance entre deux ordres de faits de nature différente. Les fortes réserves de Lass (cf. note 4) sur les possibilités d'une analyse causale ne peuvent, à cet égard qu'inciter à la prudence si l'on veut éviter toute tautologie.

4.3 Analyse quantitative et analyse quantitative

Wurzel évite ces problèmes de l'analyse psychologique en recourant systématiquement à l'analyse quantitative, que l'on peut résumer grossièrement par le principe suivant : ce qui est plus nombreux est plus naturel (au sens de plus conforme au système). Mais peut-on, avec lui, se contenter d'une quantification intuitive ? Il nous semble qu'une telle analyse, qui paraît certes féconde – le travail de Wurzel le prouve amplement ! – pose également un certain nombre de problèmes dont la résolution pourrait être décisive.

Premièrement que compte-t-on ? S'agit-il, d'une type frequency ou d'une token frequency ? De fait, Wurzel ne prend en considération que la fréquence dans l'inventaire lexical (type frequency), à la différence de Mayerthaler, qui est moins précis à ce sujet. Il y a à ce choix un argument ad hoc : on obtient ainsi des caractérisations de naturalité qui semblent correspondre à l'intuition.⁶ Reprenons l'exemple des verbes faibles et des verbes forts en allemand : il existe, sans contestation aucune, bien plus de faibles que de forts (le rapport doit dépasser 1 à 20). Mais si l'on considère maintenant la token frequency, on aboutit à des résultats différents, sinon inverses : les verbes les plus courants sont, en majorité, des verbes forts – le verbe sein (être) – fort et comportant de nombreuses irrégularités - en est le meilleur exemple : c'est lui, et de loin, le verbe le plus courant en allemand (et pas seulement dans cette langue !). Il serait donc intéressant de mener deux types d'analyse – l'une sur la type frequency, l'autre sur la token frequency et d'en confronter les résultats, qui pourraient amener à poser deux lois antinomiques, l'une explicitant le changement (à partir de la type frequency), l'autre explicitant la résistance au changement (à partir de la token frequency). Ainsi pourrait – peut-être – être comblé un vide dans la théorie de Wurzel, qui n'explique pas, en son état actuel, pourquoi des changements possibles n'ont pas lieu.

Deuxième problème : à partir du moment où l'on s'intéresse à la type frequency, quelles limites fixe-t-on à l'inventaire sur lequel on opère ? A l'évidence, les résultats connaîtront de fortes variations selon l'extension qu'on lui donnera. Ainsi, selon que l'on prend ou non en compte une partie plus ou moins large des noms d'origine étrangère en allemand, on aboutit à des conclusions inverses sur la normalité des pluriels en Umlaut + *-e* et *-e* sans Umlaut. Problème qui, certes, recoupe la distinction token frequency/type frequency et touche à des questions aussi vastes que la définition de la langue et de la compétence.

Enfin : troisième problème : peut-on déduire la qualité de la quantité ? Lass aborde longuement ce point en posant une question qui ne nous semble pas pouvoir être évacuée aussi facilement que le fait Wurzel : comment peut-on admettre comme propriété d'un système le fait que seulement n % des éléments de ce système partagent cette propriété ? Sans suivre ici Lass dans les conclusions radicales qu'il en tire quant à l'appréciation des théories de la naturalité, on peut néanmoins estimer que se trouve posée là la question, à notre sens centrale, du rapport entre système et exceptions et, partant, de la définition même du système.

⁶ Dressler note pourant qu'«en aphasiologie, c'est un fait connu de longue date que, dans l'aphasie, les éléments linguistiques les plus fréquents sont mieux conservés que les éléments linguistiques parallèles moins fréquents» (Dressler 1977 : 47).

4.4 Système, classes, normalité et productivité

Pour Wurzel, le système est constitué par l'ensemble des éléments de la langue dans un domaine donné. Les éléments qui le constituent peuvent être groupés en classes selon leurs caractéristiques communes sur les plans morphologique et syntaxique, sémantique et/ou morphologique. Le système le plus simple se compose d'une seule classe. On peut avoir, juste après dans la complexification, deux classes, l'une stable, majoritaire et conforme au système, l'autre instable, minoritaire et non conforme au système. Mais à côté de ce cadre, décrit ici de façon délibérément simplifiée, dans lequel on distingue deux types d'éléments, il faut ajouter les exceptions, qui n'ont aucune caractéristique commune.

L'ampleur des classes est elle-même variable puisque les classes non stables tendent à disparaître, elles se réduisent de plus en plus jusqu'à ne compter qu'un très petit nombre d'éléments. Ainsi, pour l'allemand actuel, on a la classe stable des verbes faibles et celle, instable, des forts. Si l'on suit Wurzel sur ce point, on peut prédire la disparition des verbes forts, "hormis un petit reste supplétif" – qui devra être considéré non comme une classe instable, mais comme un ensemble d'exceptions hors statut - de la même manière que les pluriels "irréguliers" de l'anglais *man-men* ou *sheep-sheep*.

Mais une telle vision des faits – outre l'absence de statut pour les "exceptions" – soulève également une autre difficulté : où passe la frontière entre une classe (instable) à très petit nombre d'éléments et un ensemble d'exceptions ? De fait, il semble y avoir une différence bien plus considérable entre les classes stables et le reste, qu'entre les classes instables et les exceptions : d'abord quant à la conformité au système telle que la définit Wurzel, ensuite quant à la productivité, enfin – et c'en est la conséquence directe – du point de vue quantitatif : si une classe stable et conforme au système est productive, alors le nombre de ses éléments est infini, puisqu'elle peut, par définition, s'enrichir d'un nombre infini d'autres éléments.

On peut donc imaginer une autre analyse qui reposerait sur la dichotomie suivante d'un côté, le système, composé de classes complémentaires stables et productives, de l'autre, des ensembles d'éléments subissant plus ou moins l'attraction des règles du système et manifestant aussi, plus ou moins, des vestiges d'anciens systèmes qui ont perdu leur productivité. Du même coup serait créé un terrain plus solide pour l'analyse quantitative, la distinction fondamentale séparant non plus des ensembles à nombre plus ou moins élevé d'éléments, mais un (ou des) ensemble(s) infini(s) – ceux du système productif - et des ensembles finis (non nécessairement restreints). Pour la morphologie verbale allemande, on aurait ainsi d'un côté les verbes faibles réguliers (*spielen, normalisieren*) – ensemble infini d'éléments régis par des règles productives, et de l'autre, les ensembles de verbes "irréguliers" dont on pourrait mesurer d'abord le degré de déviance par rapport au type productif et qu'on pourrait ensuite éclairer par une analyse qui mettrait à nu les systèmes anciens dont ils conservent les stigmates.

Nul doute qu'une telle hypothèse, qui s'appuierait à la fois sur le lien entre systématisme, régularité et productivité et considérerait cette dernière - autrement que chez Mayerthaler et Wurzel – comme le révélateur de la structure morphologique, nécessite une étude autrement plus minutieuse que celle que nous venons d'ébaucher.

Quoiqu'il en soit, les théories naturalistes permettent un renouvellement salutaire de la discussion sur la théorie de la morphologie, renouvellement dont les pivots essentiels sont le dépassement d'une conception statique et abstraite de la morphologie et la recherche des principes dynamiques qui la régissent.

5 Références bibliographiques

Augst, Gerhard, 1971. Über den Umlaut bei der Steigerung. *Wirkendes Wort* 21 (1971) 424-431.

- Augst Gerhard, 1975. *Untersuchungen zum Morpheminventar der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen : Verlag Gunter Narr.
- Bailey, Charles J.N., 1976. Phonology Since Generative Phonology. *Papiere zur Linguistik* 11 : 5-19.
- Bierwisch, Manfred, 1967. Syntactic Features in Morphology : General Problems of So-Called Pronominal Inflection in German. in : *To Honor Roman Jakobson*. Volume I. - The Hague/Paris : Mouton, 239-270.
- Bünting, Dieter, 1961. *Zur Flexion deutscher Wörter mit einem Computer*. Forschungsbericht 66.5 des Instituts für Phonetik und Kommunikation der Universität Bonn.
- Chomsky, Noam & Halle, Morris, 1968. *The Sound Pattern of English*. New York : Mouton.
- Dietrich, Rainer, 1970. Eine formale Beschreibung der Starken und unregelmäßigen Verben der deutschen Gegenwartssprache. *Linguistische Arbeiten des Germanistischen Instituts und des Instituts für angewandte Mathematik der Universität des Saarlandes*. Arbeitsbericht Nr. 9.
- Dressler, Wolfgang U., 1977. *Grundfragen der Morphonologie*. Wien : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Linguistik und Kommunikationsforschung. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte. 315.
- Jakobson, Roman, 1980. *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Flammarion.
- Kunze, Jürgen & Rüdiger, Barbara, 1968. Algorithmische Synthese der Flexionsformen des Deutschen. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 21 (1968) : 245-303.
- Lass, R., 1980. *On Explaining Language Change*. Cambridge : University Press.
- Martinet, André, 1955. *L'économie des changements phonétiques*. Berne : Francke.
- Mayerthaler, Willy, 1977. *Studien zur theoretischen und französischen Morphologie*. Tübingen : Niemeyer. Linguistische Arbeiten 40.
- Mayerthaler, Willy, 1980. Morphologischer Ikonismus. *Zeitschrift für Semiotik* 2 : 19-37.
- Mayerthaler, Willy, 1981. *Morphologische Natürlichkeit*. Wiesbaden : Athenaion. Linguistische Forschungen 28.
- Mayerthaler, Willy, 1982. Das hohe Lied des Ding- und Tunwortes bzw. Endstation 'Aktionsding' : Eine Wortartstudie im Rahmen der Natürlichkeitstheorie. *Papiere zur Linguistik* 2 : 21-81.
- Mugdan, Joachim, 1977. *Flexionsmorphologie und Psycholinguistik*. Untersuchungen zu sprachlichen Regeln und ihrer Beherrschung durch Aphasiker, Kinder und Ausländer, am Beispiel der deutschen Substantivflexion. Tübingen : Verlag Gunter Narr. Tübinger Beiträge zur Linguistik 82.
- Stampe, D., 1969. The Acquisition of Phonetic Representation. in : *Papers from the 5th Regional Meeting, Chicago Linguistic Society* : 443-454.
- Werner, Otmar, 1977. Suppletivwesen durch Lautwandel. in : *Salzburger Beiträge zur Linguistik. Akten der 2. Salzburger Frühlingstagung für Linguistik*. Gabriel Drachmann (ed.). Tübingen : Verlag Gunter Narr, 269-283.
- Wurzel, Wolfgang Ullrich, 1970. *Studien zur deutschen Lautstruktur*. Berlin : Akademie-Verlag. Studia Grammatica 8.
- Wurzel, Wolfgang Ullrich, 1977a. : Zur Stellung der Morphologie im Sprachsystem. *Linguistische Studien* 31 : 130-166.
- Wurzel, Wolfgang Ullrich, 1977b. Dialektvariationen und Grammatik. Zur Methodologie des Dialektvergleichs. *Linguistische Studien* 40 : 83-109.
- Wurzel, Wolfgang Ullrich, 1982. Phonologie – Morphonologie – Morphologie. = *Linguistische Studien* 92.
- Wurzel, Wolfgang Ullrich, 1983. Thesen zur morphologischen Natürlichkeit. *Zeitschrift für Germanistik* 4 (1983) : 196-208.
- Wurzel, Wolfgang Ullrich, 1984. *Flexionsmorphologie und Natürlichkeit*. Berlin : Akademie-Verlag. Studia Grammatica 20.